

LA CHANSON DE GESTE

Charlemagne est en guerre contre les Sarrasins, musulmans d'Espagne. De retour en France avec son armée, il confie le commandement de son arrière-garde à Roland. Pris en embuscade dans les Pyrénées, celui-ci veut se battre sans l'aide de Charlemagne. Son ami Olivier s'adresse à lui.

« Roland mon compagnon, l'olifant¹, sonnez-le donc !

Charles l'entendra, il fera retourner l'armée,
le roi nous secourra avec tous ses barons. »

Roland répond : « Ne plaise à Notre Seigneur
que mes parents, par ma faute, soient blâmés
et que la douce France soit déshonorée !

Mais je frapperai tant et plus de Durendal,
ma bonne épée que j'ai ceinte au côté.

Vous en verrez la lame tout ensanglantée.

Les païens² félons ont eu tort de se rassembler :
je vous le jure, tous seront livrés à la mort. [...]

Olivier dit : « À cela je ne vois aucun blâme.

Moi, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne :
les vallées et les montagnes en sont couvertes,
et les collines et toutes les plaines.

Grandes sont les armées de ce peuple étranger,
et nous n'avons qu'une bien petite troupe. »

Roland répond : « Mon ardeur en redouble.

Ne plaise à Dieu ni à ses anges
que jamais, par ma faute, la France perde son honneur !

Je préfère mourir que subir la honte.

C'est pour nos coups que l'empereur nous aime. »

Roland est vaillant et Olivier est sage :

tous deux sont de merveilleux vassaux.

Une fois sur leurs chevaux et en armes,
jamais, dussent-ils mourir, ils n'esquiveront la bataille.

Les comtes sont braves et leurs paroles fières.

Les païens félons, furieusement, chevauchent.

Olivier dit : « Roland ! En voici quelques-uns ! [...]

La Chanson de Roland

Laisses 84 à 87, traduit de l'ancien français par Jean Dufournet

© Éditions Flammarion, 1993.

Laisse CXIII (éd. Jenkins):

Quand les païens voient Roland venir,
Ils lui crient : "Fuis-en, car tu vas mourir !"
Roland répond : "Je ne m'en irai jamais,
Mais vous mourrez ici, c'est la vérité."
L'un d'eux lui dit : "Tu es un fou, par ma foi !"
Roland répond : "Fou seras-tu, crois-le bien."
Et puis ils se frappèrent avec une force merveilleuse.
Beaucoup de gens y perdirent la vie.

Laisse CLXXV (éd. Jenkins):

Marsile le roi, quand il vit ce péril,
S'enfuit vers une haute montagne.
Et dit : "Si je peux aller en Espagne,
Je n'y reviendrai jamais, ni de nuit ni de jour.
Car Roland m'a fait perdre ma bataille,
Et tout l'honneur de ma chevalerie."
Les païens fuient, il n'y en a aucun qui reste,
Sauf les morts et les blessés, et ceux qui sont prisonniers.

Questions de compréhensions :

1. Quels sont les personnages principaux de cet extrait ? À quoi le voyez-vous ?
2. Relevez plusieurs termes montrant que ce sont des chevaliers.
3. Relevez les termes en rapport avec le combat.
4. Trouvez quelques exemples qui révèlent que le récit est fait avec quelque exagération.
5. Relevez tous les termes qui montrent que ce combat est un carnage.
6. Contre qui luttent-ils ? Citez deux termes qui désignent l'ennemi.

Réflexion personnelle:

7. Ces laisses illustrent l'affrontement de deux armées appartenant à deux mondes différents et « étrangers » l'un à l'autre.
Prenant en compte le point de vue proposé par le document réfléchissez à comment les ennemis sont présentés, puis répondez à la question suivante :
Quelle est la vision de « l'étranger » qui en découle ? Justifiez votre réponse

(Pour les professeurs) Pistes de réflexion pour la classe :

Ces extraits montrent le rôle central de Roland dans la défense de la chrétienté contre les Sarrasins. Il est présenté comme un héros presque invulnérable, prêt à sacrifier sa vie pour sa foi et son roi. Les affrontements des combattants sont décrits avec violence, soulignant l'enjeu de la bataille contribuant à forger le mythe de Roland, symbole de la chevalerie et de ses valeurs, défenseur de la France.

Ces laisses proposent une représentation stéréotypée des Sarrasins, présentés comme des ennemis cruels, violents et lâches. La fuite de Marsile, à la fin de la laisse CLXXV, souligne la victoire des chrétiens et la défaite des païens.

Cette représentation des Sarrasins est marquée par l'idéologie chrétienne de l'époque qui visait à justifier les guerres de religion et à **renforcer l'identité de la société face aux menaces portées par les populations « étrangères » à ce modèle socio-culturel.**

La **vision stéréotypée et manichéenne** des populations et des cultures ennemies qui n'appartenaient pas aux modèles idéologiques dominants, ont alimenté, pendant des siècles, une **représentation souvent menaçante de l'altérité** dans de nombreuses œuvres littéraires et artistiques.

D'autres observations personnelles :

LES ESSAIS

De la vanité

J'ai la complexion du corps libre, et le goût commun autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre: bouilli ou rôti: beurre ou huile de noix ou d'olive: chaud ou froid, tout m'est un: et si un, que vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêât l'indiscrétion de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers. J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sottise humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs: il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure: les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu. [...]

On dit bien vrai qu'un honnête homme c'est un homme mêlé.

Au rebours, je pérégrine très saoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis): je cherche des Grecs plutôt, et des Persans: j'accointe ceux-là, je les considère: c'est là où je me prête et où je m'emploie.

M. de Montaigne - Essai (1588) – *De la vanité*. III, 9 : 1031.

COMPREHENSION

- 1) Retrouvez les 2 pronoms qui s'opposent dans ce passage et expliquez à qui ils font référence.
- 2) Quelle image donne Montaigne de lui-même? Par quels traits se singularise-t-il ?

INTERPRETATION

- 1) Quelles critiques fait Montaigne aux voyageurs qui se replient sur eux-mêmes ?
- 2) Expliquez le sens de l'affirmation « *un honnête homme, c'est un homme mêlé* »

REFLEXION PERSONNELLE

Partant de la vision de Montaigne proposez vos réflexions sur la problématique suivante :
« Voyager à l'étranger : une source de richesse ou occasion de conflits pour l'individu ? »

(Pour les professeurs) Pistes de réflexion pour la classe :

- *L'altérité : antidote contre le repli sur soi et l'ethnocentrisme:*

Montaigne fait preuve d'un détachement de sa propre nationalité et manifeste sa considération de l'homme d'une façon universelle : « *J'estime tous les hommes mes compatriotes : et embrasse un Polonais comme un François; postposant cette liaison nationale, à l'universelle et commune.* » Il faut cultiver la curiosité et la capacité à accueillir l'autre avec une saine humilité pour vivre une vraie rencontre avec l'altérité.

-*L'altérité comme source de richesse :*

Dans son journal de voyage Montaigne montre les avantages de la dimension de l'altérité, de la diversité qu'on peut trouver à l'étranger si on garde l'esprit ouvert, une attitude curieuse, un regard bienveillant et éclairé,

-« *L'étranger* » : *opportunité de construction de soi :*

Les activités comme le voyage (la liberté de mouvement), la conversation avec des personnes différentes et appartenant à des cultures « étrangères » ainsi que la découverte de nouveaux lieux lui permettent (tout comme l'étude) de développer une vision relativiste et plus riche de la réalité, de l'homme et de soi.

-« *L'autre* » : *un chemin à parcourir et non un mur à franchir:*

Pour Montaigne, « l'autre » n'est pas un « non soi » bien qu'on l'appréhende à partir de soi, mais cela n'est pas un facteur d'opposition mais seulement de distance.

La rencontre avec le différent est un chemin. Ce chemin qui mène à l'autre est avant tout un voyage à l'intérieur de soi.

-« *L'étranger* »: *une preuve de la complexité de l'homme:*

Opportunité de prendre conscience de la complexité de sa propre personne, dans la variété de ce qui nous compose. Pour Montaigne il est vain de chercher à s'identifier à des invariants.

Nous sommes des êtres inachevés, en dynamique incessante, affectés par ce qui nous est proposé par la vie et sujets à la contradiction.

Il ne faut donc pas défendre une identité et l'opposer à celles des autres, mais continuer le travail incessant de connaissance de soi, d'observation des choses, de ses réactions pour atteindre des prises de position humbles et ouvertes à la possibilité d'évolution.

C'est la posture d' « honnête homme » qu'il ne cesse de suggérer dans son œuvre.



François Desprez (circa 1525-1580), Les songes drolatiques de Pantagruel, 1565. Gravure sur bois

CHAPITRE VII

Comment son nom fut attribué à Gargantua et comment il humait le piot.

Le bonhomme Grandgousier, pendant qu'il buvait et se rigolait avec les autres, entendit l'horrible cri que son fils avait poussé en entrant dans la lumière de ce monde, quand il braillait pour demander : « À boire ! à boire ! à boire ! » Ce qui lui fit dire : « Que grand tu as ! » (sous-entendez le gosier). À ces mots, les assistants dirent qu'assurément il devait, pour cette raison, recevoir le nom de Gargantua, pour suivre le modèle et l'exemple des anciens Hébreux, puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance. Grandgousier y condescendit, et la chose convint tout à fait à la mère. Ensuite, pour apaiser l'enfant, on lui donna à boire à tire-larigot, puis il fut porté sur les fonts, où il fut baptisé, comme c'est la coutume des bons chrétiens.

Et dix-sept mille neuf cent treize vaches de Pontille et de Bréhémont lui furent dévolues par ordonnance pour son allaitement ordinaire. Car il n'était pas possible de trouver, dans tout le pays, une nourrice satisfaisante, vu la grande quantité de lait nécessaire à son alimentation, bien que certains docteurs scotistes aient affirmé que sa mère l'allaita et qu'elle pouvait traire de ses mamelles quatorze cent deux feuilletes et neuf potées de lait à chaque fois,

Rabelais (1534) – *DGargantua et Pantagruel* Chap. VII



Le Portrait d'Antonietta Gonzalus par la peintre italienne Lavinia Fontana - 1595.
(portrait de Tognina Gonsalvus, une enfant atteinte d'hypertrichose)

Toutefois, à la suite de la découverte de nouveaux mondes, de la diffusion des récits de voyages, qui nous parlent d'êtres lointains et merveilleux, à la suite de la création, dans toute l'Europe, de représentations débordant d'êtres extraordinaires, naît tout un nouvel imaginaire que les artistes s'approprient. Les supports iconographiques des traités de zoologie et d'ethnologie demeurent souvent comme des réservoirs précieux de formes. Le *Portrait d'Antonietta Gonzales* par Lavinia Fontana est un exemple de la fascination pour l'étrange et le sauvage dans la société européenne.

ARCHIMBOLDO



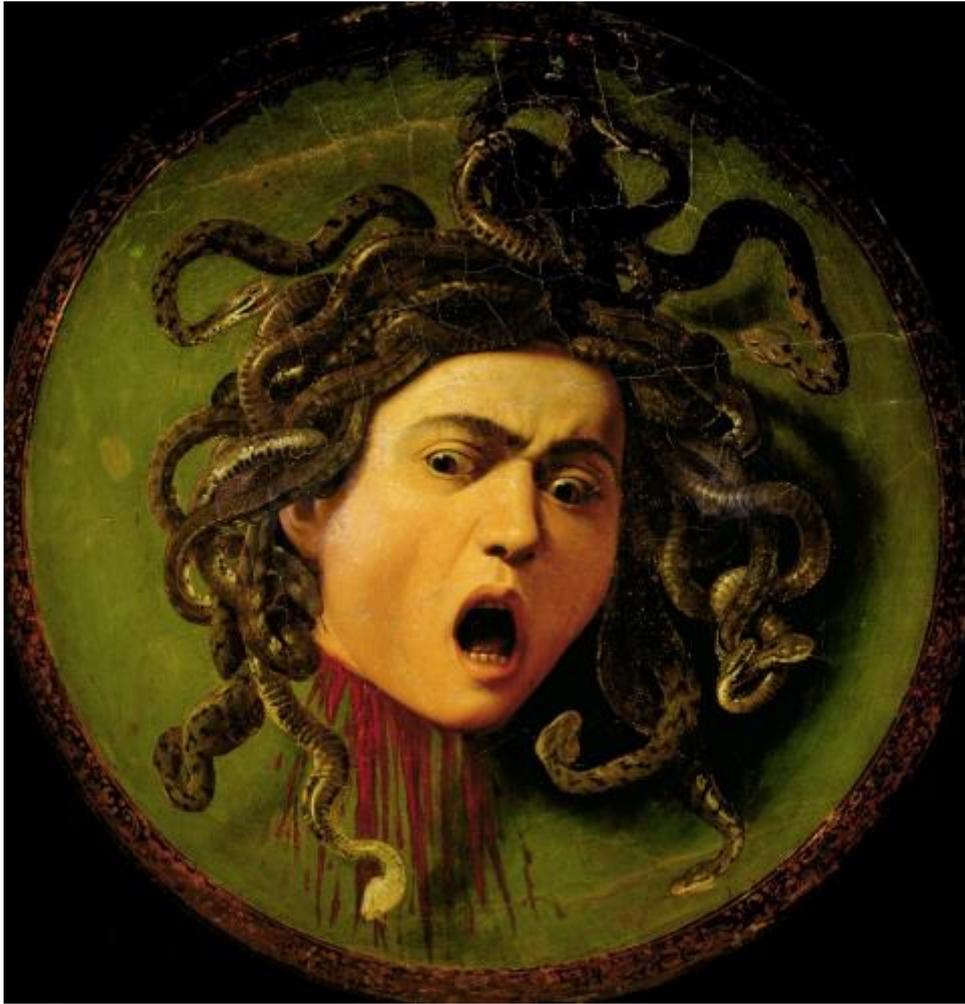
Arcimboldo, *Le feu*, Vienne, 1566, Musée d'histoire de l'art. Huile sur toile,

Chez Arcimboldo l'humain n'existe pas au départ et la créature monstrueuse n'est que le résultat de la juxtaposition et de l'harmonisation de formes végétales ou d'objets.

Chez ces créatures fantastiques on peut retrouver la même monstruosité du chaos et de l'informe ainsi que le sentiment de répulsion qui accompagne l'étrange.

Ses figures doivent être lues à deux niveaux différents de la perception – dans l'espace et dans le temps – : de près nous distinguons les détails ; de loin nous distinguons le visage, souvent un portrait que les contemporains déchiffrent sans peine.

L'image finale, l'œuvre proprement dite, n'a pas été créée préalablement par l'artiste mais elle ne se définit et n'existe qu'à la fin du processus d'observation. Le spectateur contribue donc à la création du monstre.



**Caravaggio, *Méduse*, Galleria degli Uffizi, Florence, vers 1597,
huile sur toile de lin, montée sur bouclier en peuplier,**

la véritable monstruosité de Méduse demeure dans son réalisme sans freins, dans l'abandon de toute la grammaire figurative du monstre et dans son rapprochement de l'humain. Ici l'homme se fait monstre et le monstre prend l'apparence de l'homme. Avec Méduse, Caravage révèle la partie la plus obscure et cachée de son âme : le tourment, la passion, le péché et la quête du pardon.

L'ATTRAIT DE L'EXOTISME : GAUGUIN

L'**exotisme** (du grec *exô-* « au-dehors », *exôtikos* « étranger, extérieur ») renvoie au phénomène culturel de goût pour l'étranger.

La découverte d'autres peuples par l'Europe a été l'occasion de voir comment se sont construits les points de vue sur l'Autre.



Femmes de Tahiti de Paul Gauguin - 1891 huile sur toile Musée d'Orsay

Un exemple littéraire :

Diderot dans son *commentaire du voyage de Bougainville* s'est moqué de la civilisation européenne pour mieux faire ressortir les jugements singuliers que ses contemporains portaient sur Tahiti. Des jugements dominants sur l'absence de « civilisation » dans les pays nouvellement découverts.

LETTRES PERSANES

Montesquieu, plutôt que décrire un Orient fantasmé, utilise le regard de l'étranger pour critiquer les mœurs des Français et de la cour royale de Versailles. Cet ouvrage se présente ainsi comme une satire sociale et politique dans laquelle Montesquieu esquisse un premier geste dans le sens d'un décentrement du regard, marquant ainsi les prémices d'un certain relativisme culturel et de la démarche anthropologique.

LETTRE C.

RICA A RHEDI.

A Venise.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver: mais surtout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement; et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'était les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal, qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille, et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en dise le critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes: les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

Montesquieu – *Lettres Persanes* - 1721

CANDIDE A L'ELDORADO

Candide et Cacambo se dirigent vers la Cayenne (actuelle Guyane française) et découvrent le pays d'Eldorado. Des enfants du village, qu'ils prennent pour des fils de roi, jouent avec des pierres précieuses. Le magister du village (maître d'école) vient chercher ses élèves, qui jettent à terre les pierres précieuses comme de vulgaires cailloux. Candide et Cacambo s'empresent de les ramasser pour les apporter au Magister qui sourit et les laisse tomber au sol. Ils arrivent à la première maison du village qui est, en réalité, un cabaret (une auberge)...

Ils approchèrent enfin de la première maison du village ; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empresait à la porte, et encore plus dans le logis. Une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était sa langue maternelle [...]. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret. » Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre. Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent : « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers ; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait de cette espèce. Et, quoi qu'en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie. »

Voltaire - *Candide ou l'optimiste* (Extrait du chapitre 17)

COMPREHENSION

- 1) Repérez les différents personnages de cet extrait et précisez à quel pays/culture ils appartiennent.
- 2) Quelle image des « étrangers », c'est-à-dire des habitants locaux, est véhiculée dans cet extrait ?

INTERPRETATION

- 1) Pourquoi donner le nom « d'Eldorado » au pays visité, selon vous ? Justifiez votre réponse.
- 2) Expliquez le malentendu entre les voyageurs et les habitants d'Eldorado qui a provoqué l'éclatement de rire de ces derniers.

REFLEXION PERSONNELLE

A partir de cet épisode de *Candide* écrivez une réflexion argumentée sur la problématique suivante :

« En quoi la rencontre entre deux cultures « étrangères » l'une à l'autre est-elle possible ? »

CANDIDE A L'ELDORADO

Candide et Cacambo se dirigent vers la Cayenne (actuelle Guyane française) et découvrent le pays d'Eldorado. Des enfants du village, qu'ils prennent pour des fils de roi, jouent avec des pierres précieuses. Le magister du village (maître d'école) vient chercher ses élèves, qui jettent à terre les pierres précieuses comme de vulgaires cailloux. Candide et Cacambo s'empresent de les ramasser pour les apporter au Magister qui sourit et les laisse tomber au sol. Ils arrivent à la première maison du village qui est, en réalité, un cabaret (une auberge)...

Ils approchèrent enfin de la première maison du village ; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empresait à la porte, et encore plus dans le logis. Une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était sa langue maternelle [...]. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret. » Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre. Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent : « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers ; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait de cette espèce. Et, quoi qu'en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie. »

Voltaire - *Candide ou l'optimiste* (Extrait du chapitre 17)

COMPREHENSION

- 1) Repérez les différents personnages de cet extrait et précisez à quel pays/culture ils appartiennent.
- 2) Quelle image des « étrangers », c'est-à-dire des habitants locaux, est véhiculée dans cet extrait ?

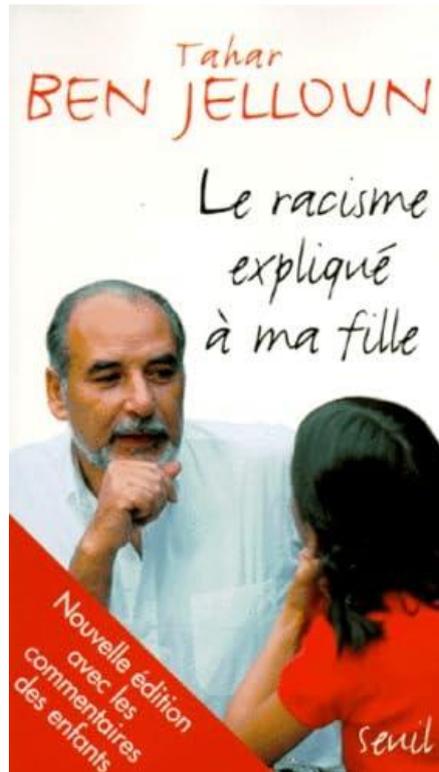
INTERPRETATION

- 1) Pourquoi donner le nom « d'Eldorado » au pays visité, selon vous ? Justifiez votre réponse.
- 2) Expliquez le malentendu entre les voyageurs et les habitants d'Eldorado qui a provoqué l'éclatement de rire de ces derniers.

REFLEXION PERSONNELLE

A partir de cet épisode de *Candide* écrivez une réflexion argumentée sur la problématique suivante :

« En quoi la rencontre entre deux cultures « étrangères » l'une à l'autre est-elle possible ? »



— C'est quoi un étranger ?

— Le mot « étranger » vient du mot « étrange », qui signifie du dehors, extérieur. Il désigne celui qui n'est pas de la famille, qui n'appartient pas au clan ou à la tribu. C'est quelqu'un qui vient d'un autre pays, qu'il soit proche ou lointain, parfois d'une autre ville ou d'un autre village. Cela a donné le mot « xénophobie », qui signifie hostile aux étrangers, à ce qui vient de l'étranger. Aujourd'hui, le mot « étrange » désigne quelque chose d'extraordinaire, de très différent de ce qu'on a l'habitude de voir. Il a comme synonyme le mot « bizarre ».

— Quand je vais chez ma copine, en Normandie, je suis une étrangère ?

— Pour les habitants du coin, oui, sans doute, puisque tu viens d'ailleurs, de Paris, et que tu es marocaine. Tu te souviens quand nous sommes allés au Sénégal ? Eh bien, nous étions des étrangers pour les Sénégalais.

— Mais les Sénégalais n'avaient pas peur de moi, ni moi d'eux !

— Oui, parce que ta maman et moi t'avions expliqué que tu ne devais pas avoir peur des étrangers, qu'ils soient riches ou pauvres, grands ou petits, blancs ou noirs. N'oublie pas ! On est toujours l'étranger de quelqu'un, c'est-à-dire qu'on est toujours perçu comme quelqu'un d'étrange par celui qui n'est pas de notre culture.

— Dis, Papa, je n'ai toujours pas compris pourquoi le racisme existe un peu partout.

— Dans les sociétés très anciennes, dites primitives, l'homme avait un comportement proche de celui de l'animal. Un chat commence par marquer son territoire. Si un autre chat, ou un autre animal, tente de lui voler sa nourriture ou de s'en prendre à ses petits, le chat qui se sent chez lui se défend et protège les siens de toutes ses griffes. L'homme est ainsi. Il aime avoir sa maison, sa terre, ses biens et se bat pour les garder. Ce qui est normal. Le raciste, lui, pense que l'étranger, quel qu'il soit, va lui prendre ses biens. Alors il s'en méfie, sans même réfléchir, presque d'instinct. L'animal ne se bat que s'il est attaqué. Mais parfois l'homme attaque l'étranger sans même que celui-ci ait l'intention de lui ravir quoi que ce soit.

— Dis, Papa, c'est quoi le racisme ?

— Le racisme est un comportement assez répandu, commun à toutes les sociétés, devenu, hélas !, banal dans certains pays parce qu'il arrive qu'on ne s'en rende pas compte. Il consiste à se méfier, et même à mépriser, des personnes ayant des caractéristiques physiques et culturelles différentes des nôtres.

— Quand tu dis « commun », tu veux dire normal ?

— Non. Ce n'est pas parce qu'un comportement est courant qu'il est normal. En général, l'homme a tendance à se méfier de quelqu'un de différent de lui, un étranger par exemple ; c'est un comportement aussi ancien que l'être humain ; il est universel. Cela touche tout le monde.

— Si ça touche tout le monde, je pourrais être raciste !

— D'abord, la nature spontanée des enfants n'est pas raciste. Un enfant ne naît pas raciste. Si ses parents ou ses proches n'ont pas mis dans sa tête des idées racistes, il n'y a pas de raison pour qu'il le devienne. Si, par exemple, on te fait croire que ceux qui ont la peau blanche sont supérieurs à ceux dont la peau est noire, si tu prends au sérieux cette affirmation, tu pourrais avoir un comportement raciste à l'égard des Noirs.

— C'est quoi être supérieur ?

— C'est, par exemple, croire, du fait qu'on a la peau blanche, qu'on est plus intelligent que quelqu'un dont la peau est d'une autre couleur, noire ou jaune. Autrement dit, les traits physiques du corps humain, qui nous différencient les uns des autres, n'impliquent aucune inégalité.

— Tu crois que je pourrais devenir raciste ?

— Le devenir, c'est possible ; tout dépend de l'éducation que tu auras reçue.

Tahar Ben Jelloun - *Le racisme expliqué à ma fille* - pag. 9-10

CHARLES
BAUDELAIRE
Le Spleen de Paris
Petits poèmes en prose

Édition de Robert Kopp
Introduction de Georges Blin

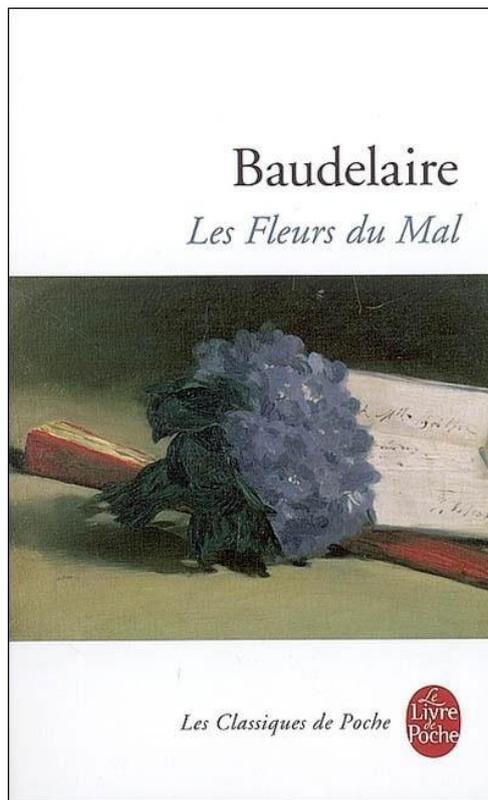


rf

Poésie/Gallimard

- Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?
— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.
— Tes amis ?
— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.
— Ta patrie ?
— J'ignore sous quelle latitude elle est située.
— La beauté ?
— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.
— L'or ?
— Je le hais comme vous haïssez Dieu.
— Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

Charles Baudelaire, *Petits poèmes en prose*, 1869



L'albatros

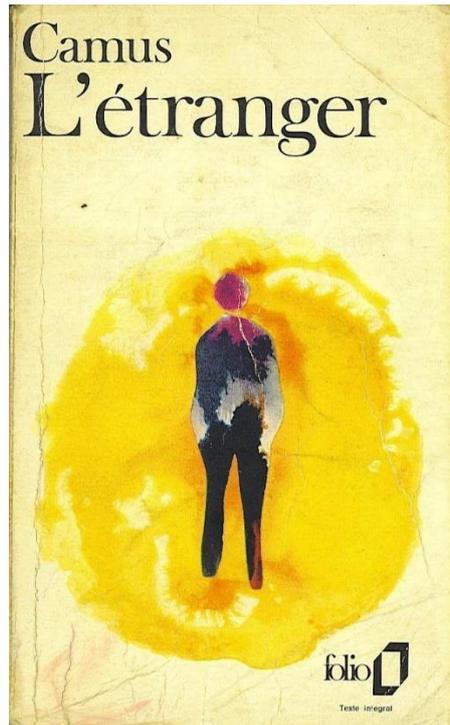
Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, 1857



"Pendant le procès, j'ai eu le sentiment d'être un étranger. Je ne comprenais pas ce qu'on me demandait. Je répondais à tout, mais mes réponses ne les satisfaisaient pas. Ils voulaient que je pleure, que je dise que j'avais regretté, que je croisse en Dieu. Mais je n'avais rien de tout cela en moi. [...] Je voyais bien qu'ils me prenaient pour un monstre. Ils me regardaient comme si j'avais commis un crime contre l'humanité. Et moi, je ne comprenais pas. J'avais tué un Arabe, mais je n'avais pas l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. J'avais agi comme on agit, sans réfléchir."

Même sur un banc d'accusé, il est toujours intéressant d'entendre parler de soi. Pendant les plaidoiries du procureur et de mon avocat, je peux dire qu'on a beaucoup parlé de moi et peut être plus de moi que de mon crime. Etaient-elles si différentes d'ailleurs, ces plaidoiries ? L'avocat levait les bras et plaidait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait ses mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses. Une chose pourtant me gênait vaguement. Malgré mes préoccupations, j'étais parfois tenté d'intervenir et mon avocat me disait alors: «Taisez-vous, cela vaut mieux pour votre affaire.» En quelque sorte, on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se réglait sans qu'on prenne mon avis. De temps en temps, j'avais envie d'interrompre tout le monde et de dire: «Mais tout de même, qui est l'accusé? C'est important d'être l'accusé. Et j'ai quelque chose à dire.» Mais réflexion faite, je n'avais rien à dire. D'ailleurs, je dois reconnaître que l'intérêt qu'on trouve à occuper les gens ne dure pas longtemps. Par exemple, la plaidoirie du procureur m'a très vite lassé. Ce sont seulement des fragments, des gestes ou des tirades entières, mais détachées de l'ensemble, qui m'ont frappé ou ont éveillé mon intérêt.

Albert Camus, L'Étranger 1942, 2^{ème} partie, Chap. 4



Ma mère s'imaginait que la France, c'était comme dans les films en noir et blanc des années soixante. Ceux avec l'acteur beau gosse qui raconte toujours un tas de trucs mythos à sa meuf, une cigarette au coin du bec. Avec sa cousine Bouchra, elles avaient réussi à capter les chaînes françaises grâce à une antenne expérimentale fabriquée avec une couscoussière en inox. Alors quand elle est arrivée avec mon père à Livry-gargan en février 1984, elle a cru qu'ils avaient pris le mauvais bateau et qu'ils s'étaient trompés de pays. Elle m'a dit que la première chose qu'elle avait faite en arrivant dans ce minuscule F2, c'était de vomir. Je me demande si c'étaient les effets du mal de mer ou un présage de son avenir dans ce bled.

Une fois, il y a longtemps, elle expliquait à Maman qu'elle a inscrit Hamza au « gigot ». Maman, sur le coup, elle a rien compris. Et quelques jours plus tard, à la maison, elle se met à rigoler toute seule. Elle a compris que Tante Zohra voulait dire qu'elle avait inscrit Hamza au judo... Même ses fils se moquent d'elle. Ils disent qu'elle fait des remix de la langue à Molière. Ils l'appellent « DJ Zozo ».

Certains espèrent toute leur vie retourner au pays. Mais beaucoup n'y reviennent qu'une fois dans le cercueil, expédiés par avion comme de la marchandise exportée. Evidemment, ils retrouvent leur terre, mais c'est sûrement pas au sens propre qu'ils voyaient la chose...

D'après ce que tout le monde dit, c'est un toubab, enfin un blanc, un camembert, une aspirine quoi... Alors le frère de Samra, celui qui a un gant de boxe à la place du cerveau, il veut sa peau au pauvre mec, alors que le seul crime qu'il ait jamais commis c'est d'avoir donné un peu d'amour à sa sœur. A mon avis, ils ont dû déménager et s'installer plus loin pour qu'on leur fiche la paix. En planque, comme des fugitifs, coupables d'un truc normal. Parfois je me dis qu'il y a des gens qui doivent se battre pour toute chose. Même pour aimer c'est la lutte.

Mais il avait raison. Il avait trouvé sa porte de sortie de secours avec Lila. Ça veut dire qu'il n'y a pas que le rap et le foot. L'amour c'est aussi une façon de s'en sortir.

Petite fiche sur l'œuvre :

Faiza Guène, née le 7 juin 1985 à Bobigny (Seine-Saint-Denis), est une romancière et scénariste française.

Elle publie plusieurs romans qui explorent le thème de l'identité, notamment des Français issus de l'immigration maghrébine.

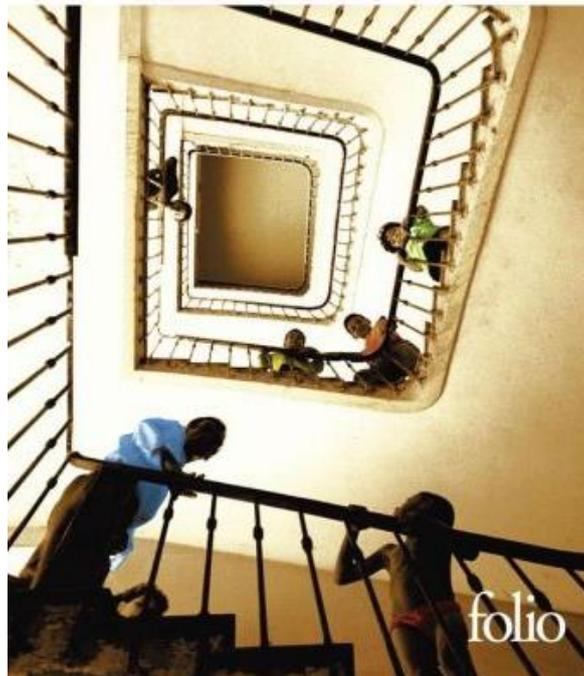
Kiffe kiffe demain (2004), un best-seller traduit en vingt-six langues raconte l'histoire de Doria : adolescente de 15 ans, elle vit seule avec sa mère dans une cité de Seine-Saint-Denis, et sa vie ressemble à celle de toutes les adolescentes et adolescents de son âge.

Entre lycée, orientation, garçons, famille et banlieue, Doria se raconte dans un genre de journal intime. Elle partage ses humeurs, ses jugements sur la société.

Romain Gary

(Émile Ajar)

La vie devant soi



Momo, dix ans, habite chez Madame Rosa, ancienne prostituée juive reconvertie dans l'élevage de fils de prostituées dans une chambre de bonne au sixième étage d'un immeuble de Belleville. De ses vrais parents, Momo ne sait rien, il n'a pour lui que son nom, Mohammed.

J'ai pas honte d'être arabe au contraire, mais Mohammed en France, ça fait balayeur ou main-d'oeuvre. Ça veut pas dire la même chose qu'un Algérien. Et puis Mohammed ça fait con. C'est comme si on disait Jésus-Christ en France, ça fait rigoler tout le monde. [...]

Pendant longtemps, je n'ai pas su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait.

On me l'a seulement appris à l'école. Mais je ne me battais jamais, ça fait toujours mal quand on frappe quelqu'un.

Madame Rosa était née en Pologne comme Juive, mais elle s'était défendue au Maroc et en Algérie pendant plusieurs années et elle savait l'arabe comme vous et moi. Elle savait aussi le juif et on se parlait souvent dans cette langue. La plupart des autres locataires de l'immeuble étaient des Noirs. Le reste de la rue et du boulevard de Belleville est surtout juif et arabe.

Au début je ne savais pas que je n'avais pas de mère. [...]

Chez une personne, les morceaux les plus importants sont le cœur et la tête et c'est pour eux qu'il faut payer le plus cher. Si le cœur s'arrête, on ne peut plus continuer comme avant et si la tête se détache de tout et ne tourne plus rond, la personne perd ses attributions et ne profite plus de la vie. Je pense que pour vivre, il faut s'y prendre très jeune parce qu'après on perd toute sa valeur et personne ne vous fera de cadeaux.

Fiche sur l'œuvre :

Romain Gary (1914-1980) a été un écrivain, diplomate et cinéaste français prolifique, renommé pour ses contributions littéraires diversifiées et sa vie riche en réinventions dramatiques.

L'ouvrage "*La Vie devant soi*" est significatif pour sa dimension historique et sociale. Il offre un regard bouleversant sur la vie des immigrés et des marginalisés dans les quartiers populaires de Paris. À travers les yeux de Momo, l'auteur nous fait découvrir un monde souvent ignoré et méconnu, mais rempli de solidarité et de résistance aux épreuves de la vie.

L'importance de ce roman est amplifiée par le fait qu'il est écrit par Romain Gary, un auteur déjà couronné par le Prix Goncourt en 1956 pour "*Les Racines du ciel*". La double identité de Gary/Ajar a créé une sensation littéraire, permettant à "*La Vie devant soi*" de remporter à nouveau le prix sous ce pseudonyme, ce qui est un cas unique dans l'histoire du Prix Goncourt.

Les multiples facettes de la vie de Gary et sa capacité à naviguer entre différentes identités se reflètent également dans sa vie personnelle. Malgré son succès commercial Gary s'est souvent senti incompris par l'élite littéraire française.

Ses œuvres littéraires, sous son propre nom et sous celui d'Émile Ajar, sont appréciés pour leur profondeur et leur variété, abordant souvent des problématiques tels que l'identité, la dignité humaine et la complexité de mener plusieurs vies.

Quando si sia fatta l'abitudine di vivere in un certo modo, andare in qualche luogo insolito e nel silenzio avvertire come un sospetto che ci sia qualcosa di misterioso a noi, da cui, pur lì presente, il nostro spirito è condannato a restar lontano, è un'angoscia indefinita, perché si pensa che, se potessimo entrarci, forse la nostra vita si aprirebbe in chi sa quali sensazioni nuove, tanto da parerci di vivere in un altro mondo.